

« LA VERSION DE BROWNING » de Terence Rattigan, mise en scène par Didier Bezace, à Aubervilliers

Solitude de la pitié

La critique d'Armelle Hélot

ON CROIT FUGitivement que la salle est aménagée bi-frontalement. On devine en effet, alors que l'on s'installe sur les gradins, qu'en face, il y a, comme en miroir, d'autres gradins. Mais nul spectateur ne s'y assiera. C'est l'autre de jeu, le lieu des crimes, la salle de classe. Une belle salle avec ses pupitres de bois ciré en cascade, ses escaliers recouverts d'un tapis rouge. Sa solennité. Tout en haut, le lutrin professoral, en situation dominante. En bas, à jardin, un tableau sur lequel les derniers mois de la leçon de grec ont été inscrits d'une craie pâle.

En face est l'autre monde, l'autre temps. Les spectateurs de 2005 affrontent les fantômes d'une époque qui n'est plus. Années 50 dans une public school britannique. Des professeurs, un élève, des épouses qui n'ont pas lu *Madame Bovary*, un directeur. Petit monde au moment de se quitter. On est

un vendredi 29 juin. Le tableau l'indique. Et l'un des enseignants va s'en aller pour toujours.

Jean Haas, qui signe cette scénographie, a préféré la solitude d'une classe après les cours au salon qu'avait imaginés l'écrivain Terence Rattigan (1911-1977) pour situer l'action de cette pièce vénéneuse au cœur de laquelle est la terrible puissance destructrice d'une femme. Didier Bezace a souhaité cette scénographie qui laisse sourdre des souvenirs de tribunaux ou d'églises...

On est très étonné qu'il ait choisi cette pièce célèbre dans le monde anglo-saxon - elle a été adaptée par deux fois au cinéma - mais méconnue en France. Elle est très intéressante, mais venue d'une époque totalement révolue, elle témoigne d'une société qui n'est plus, de relations qui n'existent plus et en tout cas qui ne sauraient ainsi s'exprimer. Elle est de plus très psychologique.

La traduction de Séverine Magois est précise, tranchante. Bezace impose un rythme volontairement très lent aux ac-

teurs qui prennent des « temps de socialisme ». C'est que les personnages se succèdent tous et qu'aucun n'a confiance en lui-même, pas plus qu'en les autres. Ere du soupçon et de la souffrance. Finalement, excepté le jeune couple qui surgit - David Assaraf guidé à souhait en prof débutant et la vive Adeline Moreau - tout le monde est malheureux. Et eux, d'ailleurs, l'écrivain le laisse entendre, le seront bientôt. L'élève Taplow - remarquable Sébastien Accart - qui a une affection profonde pour l'enseignant qui va les quitter, cet Andrew Crocker-Harris - Alain Libolt magnifiquement rigide et douloureux, qui ne peut admettre que le monde ne soit pas aussi beau qu'une page de grec ancien... Ils souffrent. Le directeur est simplement suffisant et insatisfait - épatant Claude Lévêque - et ne voit rien hors les codes qui le rassurent.

Rattigan appuie sa démonstration sur le bon vieux triangle des amours adultères. Non seulement Andrew est moqué par ses élèves, mais sa femme le trompe avec un des profs du collège, un

scientifique, Frank Hunter Vincent Winferhaker, trait sûr, belle présence, sensibilité profonde, comme toujours. Mais ici la femme n'est pas seulement la tentatrice, elle est la grande manipulatrice perverse, la jolte qui désire l'anéantissement. Sylvie Debrun lui prête sa grâce charmante, masque de l'inquiétante ambiguïté de la belle hystérique.

Le bonheur de cette soirée très psychologisante, c'est l'extraordinaire interprétation d'Alain Libolt, fascinant dans la raideur qu'il prête à Andrew, bouleversant par la blessure, la brûlure intérieure, sa lucidité aussi. Libolt, roi sans divertissement, tué par les mots, en haut de cette montagne, ce Golgotha dit le metteur en scène qui change ici de registre avec une belle audace.

Jusqu'au 19 février au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, petite salle, à 20 h 30 du mardi au samedi et le dimanche à 16 h. Tél. : 01.48.33.16.16.

Le texte de la traduction de Séverine Magois est publié par Les Solitaires Interpestifs (9 €).